

Séance du 28 novembre 2016

## **Un général en chef sans bâton, le Général de Castelnaud, vainqueur du Grand-Couronné de Nancy**

**par François BEDEL GIROU DE BUZAREINGUES**

---

### **MOTS-CLÉS**

Castelnaud - Saint-Affrique - Chef Etat-Major Joffre - Verdun - Nomme - Nivelles - Pétain - Mangin - Commande 2<sup>e</sup> Armée - Le Grand Couronné de Nancy - N'est pas Maréchal - Président Fédération Nationale Catholique (FNC) - Montastruc-la-Conseillère - 93 ans.

### **RÉSUMÉ**

Le Général de Castelnaud, né à Saint-Affrique (Aveyron) descendant d'une illustre famille de grands serviteurs de la Patrie est, en 1914, Chef d'Etat-Major du Général Joffre au moment de la bataille de la Marne puis de Verdun.

Il nomme Nivelles, Pétain et Mangin puis remplit une mission à Salonique puis, en Russie, il commande la 2<sup>e</sup> Armée et devient le vainqueur de la bataille du Grand Couronné de Nancy. Après l'armistice, le Gouvernement lui refuse le bâton de Maréchal.

A son départ de l'armée, il devient Député de l'Aveyron (Chambre bleu-horizon) jusqu'en 1924 puis Président de la Fédération Nationale Catholique jusqu'à son décès à Montastruc-la-Conseillère en 1943, il avait 93 ans.

---

En cet hôtel de Lunas, cœur de notre Académie, en "ce lieu où souffle l'esprit" selon un mot emprunté à Maurice Barrès en tête du chapitre I<sup>er</sup> de "La Colline inspirée" parue en 1912 et avant lui à Jules Ferry qui, dans son testament, évoquait "la ligne bleue des Vosges" visible de son Saint-Dié.

En cette année du centenaire de la Bataille de Verdun, commémorée dans la France entière, je viens vous parler du général Edouard de curières de Castelnaud.

### **Pourquoi Castelnaud ?**

J'ai pour cela 7 raisons (7 étant le chiffre parfait, le chiffre de la sagesse à laquelle nous aspirons tous).

1<sup>re</sup> raison. Le général de Castelnaud est aveyronnais, né à Saint-Affrique.

2<sup>e</sup> raison. Je porte légalement le nom de Girou de Buzareingues, frère de ma mère, tué à Douaumont, plus exactement en défendant le fortin de Beauséjour, pendant la bataille dite de Verdun, alors que le général de Castelnaud était chef d'état-major de l'armée française.

3<sup>e</sup> raison. Mon père, ancien combattant de Verdun et de la Somme, engagé volontaire en 1914 dans l'infanterie coloniale et terminant la guerre avec des galons d'officier, avait reçu le général de Castelnaud à la société des Lettres, Sciences et Arts de l'Aveyron en 1920, après avoir écrit un livre de guerre intitulé : "*Mourir puissamment*", selon un mot emprunté au général de Castelnaud.

4<sup>e</sup> raison. De mon enfance à mes 18 ans, je n'ai cessé d'entendre de la bouche de mon père, parler de Castelnaud.

5<sup>e</sup> raison. En 1943, très exactement en juin 1943 (je venais de passer mon baccalauréat Philo-Lettres), mon père m'a amené dans sa vieille Delage équipée en gazogène voir le général de Castelnaud dans sa dernière résidence de Montastruc-la-Conseillère et lorsque le général m'a demandé ce que je voulais faire dans ma vie, je lui ai répondu : "je veux être berger". Avec un sourire, il m'a répondu : "sois un bon berger, la France en a besoin". J'ai laissé mon père avec lui et j'ai su bien après qu'il avait approuvé sa participation à l'action de l'armée secrète.

6<sup>e</sup> raison. Après cette visite, mon père avait reçu de lui la lettre suivante "Dans la solitude de mon agreste Thébaïde, lorsque je revois par la pensée les étapes de ma longue carrière et les vicissitudes inséparables d'une existence très prolongée, il surgit de ces souvenirs un fait qui domine tous les autres et les rejette dans l'ombre, un fait qui me console, en quelque manière, au milieu des événements si douloureux du temps présent, un fait qui me reconforte, en présence du terme de mes jours : avec la sainte et noble compagne de ma vie, nous avons élevé douze enfants pour la plus grande gloire de Dieu et la prospérité de la Patrie. Tout le reste disparaît devant cette vision du Passé."

7<sup>e</sup> raison. Lorsque le général de Castelnaud est mort à 93 ans à Montastruc-la-Conseillère, mon père lui a consacré dans le journal *L'Eclair* de Montpellier, confisqué à la Libération, un article daté du 25 mars 1944, intitulé "Notre Castelnaud", rattachant dans cet article la dernière lettre qu'il avait reçue du général.

Vous me pardonnerez ces souvenirs personnels, mais après les nombreuses années de présence assidue et de participation active aux travaux de notre académie, je pense que je puis m'exprimer ainsi devant des confrères venus de toutes les disciplines et de tous les horizons comme devant des amis.

Tous ces souvenirs sont enfouis dans ma mémoire depuis mes 18 ans. Depuis cette époque, j'ai fait beaucoup d'autres choses ; mon métier et mes responsabilités m'ont pris à 100%, mais en cette année 2016 de la commémoration de la bataille de Verdun, ils me sont revenus en mémoire et me permettent de parler devant vous de Castelnaud alors que peut-être j'ai été l'un des derniers à le voir et à lui parler dans sa dernière résidence à la veille de sa mort.

## **Qui était donc le général de Castelnaud ?**

Il y a trois périodes dans sa vie : avant 1914, pendant la guerre 1914-1918, après 1918.

1<sup>re</sup> période : le général de Castelnaud est né à Saint-Affrique le 24 décembre 1851, alors qu'il appartenait à une famille rouergate très ancienne, la famille de Curières de Castelnaud issue du nord de l'Aveyron et mêlée à son histoire depuis de longs siècles. "Dès le début du XIII<sup>e</sup>me, on voit les seigneurs de Curières, fixés à

Sainte-Eulalie-d'Olt, d'où l'un d'eux partira pour la Croisade avec Saint Louis. Ces Curières deviendront plus tard Barons de Castelnau et Barons de Saint-Côme. Les deux branches de cette maison, séparées à la fin du XVII<sup>e</sup> siècle, devaient se fondre en 1786. L'une et l'autre avaient fourni de beaux soldats : le chevalier de Curières, officier au régiment de Piémont, plus tard capitaine de dragons et chevalier de Saint-Louis ; le marquis de Curières, son frère, officier au régiment de Hérault, plus tard capitaine au régiment d'Artois, chevalier de Saint-Louis, commandant dans l'armée de Condé, mort colonel de gendarmerie ; le fils de celui-ci, sous-lieutenant dans le régiment étranger de La Tour d'Auvergne, lieutenant dans un régiment d'infanterie française, qui prit part à la campagne de Russie et périt au retour, au passage de l'Ester, capitaine à 22 ans. En face d'eux, leurs cousins de la branche cadette, le chevalier de Saint-Côme, capitaine de vaisseau, mort des suites des blessures qu'il avait reçues dans la guerre d'Amérique, et surtout son frère, le baron de Castelnau". Ce résumé historique est emprunté à une étude de Monsieur Bernard Combes de Patris (qui fut, pendant de longues années président de la société des Lettres de l'Aveyron), parue en juin 1952 (imprimerie Carrère à Rodez).

Je puise la suite dans l'article de mon père du samedi 25 mars 1944 : "Le marquis Michel de Castelnau, père du général, avait quitté la vallée d'Olt pour aller se faire inscrire comme avocat à Saint-Affrique. C'est là que, dans la nuit de Noël 1851, naquit le futur officier. En 1869, il rentra à Saint-Cyr. La guerre de 1870 le trouvait là et le faisait capitaine à titre temporaire à l'âge de 19 ans. Le 18 novembre, avec deux compagnies du 36<sup>e</sup> de marche, il défendait le point de Torcay, pour couvrir la retraite de son régiment se repliant avec l'armée de la Loire. Sa carrière militaire fut marquée ensuite par les plus brillants commandements : Colonel du 37<sup>e</sup> d'infanterie à Nancy, brigadier à Soissons, divisionnaire à Chaumont, il ne quittait pas cet Est d'où il sentait venir la menace. Chargé ensuite de conférences au Centre des Hautes Etudes Militaires, il prépara au sacrifice des générations d'officiers. Le succès ne s'improvise pas. Il se prépare. "Il faut mourir puissamment." Ses formules étaient frappées comme des médailles."

2<sup>e</sup> période : je relis toujours ce qu'écrivait mon père dans son dernier hommage du 25 mars 1944 : "En 1911, Joffre le demandait comme sous-chef d'état-major général. "On peut donc dire, écrivait M. Rousseau, un de ses biographes, que la mobilisation fut son œuvre." Il n'en était pas de même du plan d'opérations qui donna lieu après Charleroi, à d'amères critiques. Au printemps de 1914, le général de Castelnau avait préconisé une "défensive stratégique" pour la première phase de la guerre. Six fils partirent avec lui pour les champs de bataille. Hugues, Gérard et Xavier ne devaient pas revenir.

Le 25 août, le général de Castelnau – devenu entre-temps chef d'état-major général de l'armée française – remportait sa première victoire : celle de la trouée de Charmes dont le maréchal Joffre a dit "qu'elle avait rendu possible la bataille de la Marne, en assurant aux armées françaises un pivot solide". Du 5 au 12 septembre, c'était la victoire du Grand-Couronné. On ne peut s'étendre tout au long, mais comment ne pas rappeler son rôle à Verdun. Le 24 février 1916, il était envoyé avec pleins pouvoirs pour rétablir une situation presque désespérée. Il lançait son télégramme fameux : "La défense de la Meuse se fait sur la rive droite". Et il mettait le général Pétain au poste de commandement. Le ministre Galliéni, puis Lyautey songèrent un moment à lui comme généralissime. L'opposition des politiciens ne le

permet pas. Après sa mission en Russie, Castelnau commanda le groupe des armées de l'Est. Il devait déclencher, le 13 novembre, une formidable offensive qui eût porté les armées françaises sur le sol allemand. Mais le 11, l'armistice était signé.

3<sup>e</sup> période : Elle n'est pas mon sujet d'aujourd'hui. Mais je dois en parler pour être complet ; en 1918, le général de Castelnau approchait de sa soixante dixième année, il aurait pu prétendre à un juste repos... Mais à la prière de ses compatriotes, il accepta une candidature politique avec la déclaration suivante : "J'ai servi mon pays cinquante ans, je reste à son service, voilà tout, sans autre ambition que de poursuivre l'œuvre de ma maison et de collaborer dans le rang au travail immense et magnifique du relèvement national. Et puis, je dois le dire, je trouve là le plus efficace moyen de m'acquitter de la dette impérissable que nous autres, les chefs, nous avons contractée vis-à-vis de ceux que nous eûmes l'honneur de commander. Nous avons tant exigé de nos hommes pendant la guerre, ils nous ont tant donné que pour la sauvegarde et l'amélioration de leurs intérêts, il nous faut travailler avec une invariable constance. Ils ont un droit imprescriptible à leur part de bonheur matériel en ce monde, et c'est un devoir pour nous que de mettre, à la recherche des moyens pour qu'ils y parviennent largement, toutes les ressources de notre activité, de notre intelligence et de notre cœur. En matière de progrès, il n'est pas de limite aux plus justes aspirations". C'est ainsi que le général de Castelnau devint en 1919 membre de la Chambre dite bleu-horizon et président de la Commission de l'armée.

Il ne fut pas réélu en 1924, en raison du triomphe du Cartel des gauches, présidé par Edouard Herriot. Cependant, Monseigneur de Ligonès, évêque de Rodez – dont un de mes oncles, prêtre, avait été le secrétaire particulier à sa sortie du Grand séminaire – avait conçu la création de la Ligue des Catholiques du Rouergue à laquelle adhérèrent 7 000 hommes venus de tous les horizons du département et la présidence de cette association fut offerte – et acceptée – au général de Castelnau. Cette initiative fit "tâche d'huile" dans les autres départements et diocèses – toutes ces ligues ou associations fusionnèrent au sein de la Fédération Nationale Catholique : le général de Castelnau en fut élu président à l'unanimité. Il s'y consacra et s'y dépensa jusqu'à la veille de sa mort. Il mit au service de cette Fédération le prestige de son nom, son génie de l'organisation, ses qualités d'entraîneur d'hommes. Son programme tenait dans des recommandations, formulées par le Pape Pie X : "combattre par tous les moyens justes et légaux, la civilisation antichrétienne, replacer Jésus-Christ dans la famille, dans l'école, dans la société, prendre souvent à cœur les intérêts du peuple et en particulier de la classe ouvrière et agricole".

Ces idées et ce programme étaient diffusés par le Journal *La France Catholique*. D'immenses rassemblements répondaient à l'appel du général de Castelnau. 40 000 personnes à Rodez, 40 000 à Carcassonne, 40 000 à Toulouse. 60 000 à Angers et 60 000 à Nantes et 90 000 à Lille.

Le 9 juin 1925, la FNC recevait le baptême du sang à Marseille. Des bandes organisées assaillirent les catholiques au cours de la réunion où devait parler le général de Castelnau et le bâtonnier Guibal de Montpellier et abattirent à coups de revolver deux paisibles auditeurs.

Le gouvernement stupéfait... recula. Les projets d'Edouard Herriot et du Cartel des gauches : application des lois laïques dans les deux provinces reconnues d'Alsace et de Lorraine, suppression de l'ambassade du Vatican, expulsion des congréganistes revenus... (projets repris le 21 septembre 1925 à Hyères par M. René Renoult, ministre de la Justice, puis par Camille Chautemps, ministre de l'Intérieur,

puis, le 1<sup>er</sup> novembre par François Albert, ministre de l'Instruction Publique qui s'en prit au Nonce et aux Jésuites), furent abandonnées, notamment lorsque l'Alsace toute entière se dressa à l'appel de l'évêque de Strasbourg et lorsque le Père Doncoeur, jésuite, officier de la Légion d'Honneur, titulaire de 9 citations, signa un article rappelant qu'il avait vécu 12 ans un exil en Belgique, avant d'être mobilisé le 2 août 14 et le terminant en s'adressant à Edouard Herriot : "Nous ne repartirons pas".

Cette troisième période de la vie du général de Castelnau s'est terminée en mars 1944 à la date de sa mort.

Je n'ai rien voulu emprunter à la remarquable étude consacrée au général de Castelnau par mon éminent et distingué compatriote, Monsieur Christian Prieur, haut fonctionnaire (Sciences Po et ENA) ayant rempli des fonctions importantes tant au Ministère des Finances qu'au Ministère des Affaires Sociales, arrière petit neveu du général de Castelnau ayant épousé une petite fille du maréchal Foch, cette étude de 37 pages ayant fait l'objet d'une conférence dont le texte a paru dans le Recueil des travaux de la Société des Lettres, sciences et arts de l'Aveyron de l'année 2015, intitulé "Études Aveyronnaises" dont un exemplaire a dû être adressé à notre Académie.

Il me plaît cependant, en dehors de cette étude, de citer la notice parue sur le général de Castelnau dans le Figaro-Histoire de février-mars 2016, n°24, le Conseil scientifique de cette revue étant présidé par Monsieur Jean Tulard, historien et membre de l'Institut : "Issu d'une vieille lignée aristocratique et monarchiste, le jeune Edouard de Castelnau a la vocation militaire et rejoint l'infanterie pour prendre part en 1870 à la guerre franco-prussienne. En 1911, alors que l'hostilité à son catholicisme affiché lui a valu un retard d'avancement – on le surnomme le "capucin botté" –, il est appelé au cabinet de Joffre, dont il devient le chef d'état-major pour plancher sur les scénarios d'invasion de l'Allemagne par la France. Lorsque l'inverse se produit, il mène le combat à l'est et gagne le surnom de "sauveur de Nancy" lors de la bataille du Grand-Couronné, qui prolonge le succès de la Marne en Lorraine. En septembre 1915, il mènera une campagne victorieuse en Champagne. Inspectant Verdun en janvier 1916, il y ordonne en urgence des aménagements défensifs, pris en charge par deux divisions. Puis, dans la nuit du 24 au 25 février, il annule l'ordre de faire passer les troupes sur la rive gauche de la Meuse : il faut tenir les deux rives, ce dont il confie le soin à Pétain le jour même. Frappé par la disgrâce qui touche Joffre, Castelnau ne revient qu'en 1917 à la tête des armées de l'Est. En dépit d'états de service dignes des plus grands officiers généraux français, il ne recevra pas le titre de maréchal".

J'en viens maintenant à ce qui est le sujet de ma conférence. L'étude remarquable de Monsieur Christian Prieur est intitulée "Le maréchal "oublié" de la Grande Guerre". Monsieur Bernard Combes de Patris qui, en 1918, était membre du bureau de la presse du journal *Le Temps*, avait indiqué : "C'est au Conseil des Ministres, tenu à l'Élysée le matin du 26 novembre 1918, que devait être prise la décision de remettre au général de Castelnau le bâton de maréchal de France". Mais dans la nuit du 25 au 26 novembre, le journal *Le Temps*, qui faisait à cette époque autorité dans la presse, recevait une nouvelle note, à savoir : "Ne laissez passer aucune mention du titre de maréchal concédé à Castelnau". On devait apprendre le 26 novembre qu'une opposition violente s'était déclarée au Conseil des ministres contre Castelnau, certains ayant demandé que sa nomination fut doublée de celle du général Sarrail,

homme de gauche, ce qui eût apparu comme une compensation d'équilibre, mais d'autres se montrèrent intraitables. La séance avait été orageuse : ni Sarrail, ni Castelnau ne furent nommés maréchaux, et si de solides titres militaires pesaient en faveur du vainqueur de Nancy et de Verdun, des motifs moins avouables l'emportèrent dans ce Conseil, présidé par M. Poincaré, et où siégeaient M. Clemenceau, président du Conseil, MM. Pams, Klotz, Georges Leygues, Pichon, Loucheur, Noulens, Lafferre, Lebrun et quelques autres dont l'histoire a oublié jusqu'au nom.

Il est à souligner qu'à l'occasion du défilé des troupes victorieuses aux Champs-Élysées en 1919, le général de Castelnau passa sous l'Arc de triomphe derrière le maréchal Pétain et qu'alors, une acclamation retentit, lancée par des milliers de bouches, à savoir : "maréchal, maréchal". L'histoire de ce bâton oublié, volontairement oublié, ne grandit pas l'histoire de la République, mais je préfère ne pas en parler pour redire la phrase de mon père en tête de son article de *L'Eclair* de Montpellier : "Avec lui descend dans la tombe un drapeau". Cet hommage d'un authentique soldat de la Grande Guerre valait un bâton de maréchal. La ville de Saint-Affrique donnait le nom général de Castelnau à sa rue principale. Cependant, il est juste de rappeler que, dès après l'armistice du 11 novembre 1918, le général de Castelnau recevait la Médaille Militaire réservée depuis 1852 aux soldats et sous-officiers et à certains officiers supérieurs maréchaux ou non ayant rempli les fonctions de commandant en chef.

Mais surtout en juillet 2012, la promotion de Saint-Cyr 2012-2013 s'est donnée comme nom de baptême celui de Castelnau.

Cet hommage de la grande école de guerre de Saint-Cyr était en même temps rendu aux trois fils du général de Castelnau, tués pendant la guerre 1914-1918 : Xavier, jeune Saint-Cyrien, fraîchement promu sous-lieutenant de chasseurs, tomba, à la tête de ses hommes, le 20 août 1914, au combat de Morhange. Dix-huit jours plus tard, son frère Gérard, lieutenant d'infanterie, était mortellement frappé d'un éclat d'obus lors de la reprise d'offensive ordonnée par Joffre, au moment de la victoire de la Marne. Un an après, sur le front d'Arras, le troisième frère, Hugues, sous-lieutenant d'artillerie, tombait frappé d'une balle. Une grande plaque située à Saint-Côme-d'Olt devant le château historique des Castelnau, face à l'Eglise, a été apposée dès avant la guerre 39-40 en présence de nombreuses personnalités nationales et locales.

Ainsi, l'histoire de France a vengé Castelnau, le chef qui avait nommé et commandé Pétain, Nivelles et Mangin, de l'affront qui lui avait été fait.

Ce n'était que justice.